

De l'avant de la file nous parvint un joyeux tumulte. Les voix qui s'élevaient dans la pénombre de la forêt déclenchèrent les cris aigus et les battements d'ailes d'oiseaux sauvages. Nous avions tous attendu cet instant avec impatience. Nous nous sommes arrêtés, avons levé

Akira Yoshimura
Le convoi
de l'eau

récit traduit du japonais par Yutaka Makino

la tête, avant de repartir au pas de course. Nous ne sentions plus le poids des sacs, ni nos jambes complètement engourdis. Malgré notre impatience, nous n'avancions pas comme nous le voulions, notre marche était pénible.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un homme étrange s'engage au sein d'une équipe chargée de construire un barrage en haute montagne. Perdu dans la brume, tout au fond d'une vallée mal connue, se révèlent les contours d'un hameau, mais les travaux ne sont pas remis en question par cette découverte : le village sera englouti sous les eaux.

Au cours de ce terrible chantier, le destin de cet homme entre en résonance avec celui de la petite communauté condamnée à l'exil. A la veille du départ qui leur est imposé, il observe les premières silhouettes alignées sur le sentier escarpé. Elles sont innombrables et portent sur leur dos un singulier fardeau.

Des images de toute beauté, inoubliables.

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino-Fayolle

AKIRA YOSHIMURA

Akira Yoshimura (1927-2006) a laissé une œuvre considérable qui a marqué de son empreinte la période de l'après-guerre au Japon.

DU MÊME AUTEUR

NAUFRAGES, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 623.

LIBERTÉ CONDITIONNELLE, Actes Sud, 2001.

LA JEUNE FILLE SUPPLIÉE SUR UNE ÉTAGÈRE suivi de *LE SOURIRE DES PIERRES*, Actes Sud, 2002.

LA GUERRE DES JOURS LOINTAINS, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 852.

VOYAGE VERS LES ÉTOILES précédé de *UN SPÉCIMEN TRANSPARENT*, Actes Sud, 2006.

Titre original :

Mizu no soretsu

水の葬列

Editeur original :

Shinchosha, Tokyo

© Setsuko Yoshimura, 1976

représentée par le

Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2009

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00375-3

AKIRA YOSHIMURA

Le Convoi de l'eau

récit traduit du japonais
par Yutaka Makino

ACTES SUD

Extrait de la publication

De l'avant de la file nous parvint un joyeux tumulte.

Les voix qui s'élevaient dans la pénombre de la forêt déclenchèrent les cris aigus et les battements d'ailes d'oiseaux sauvages.

Nous avions tous attendu cet instant avec impatience.

Nous nous sommes arrêtés, avons levé la tête, avant de repartir au pas de course. Nous ne sentions plus le poids des sacs, ni nos jambes complètement engourdis. Malgré notre impatience, nous n'avancions pas comme nous le voulions, notre marche était pénible. Nos corps étaient tirés subitement vers l'avant ou vers l'arrière, exactement comme si la traction d'un long convoi au démarrage nous parvenait, et nous ne pouvions pas marcher selon notre propre volonté. C'était dû à l'épaisse corde qui nous reliait tous au niveau des hanches, mesure de sécurité indispensable pour éviter les dangers de la marche en montagne.

Le tumulte augmentait en se rapprochant. Mais comme les ouvriers situés à l'avant étaient restés arrêtés, à l'arrière, nous nous bousculions sur le sentier forestier en écoutant ces cris de joie.

Bientôt autour de moi des voix irritées se firent entendre, adressées à l'avant de la file :

— Avancez, avancez.

La file se remit en mouvement.

La fin de la forêt était déjà visible au bout du chemin. Là-bas il y avait les rayons lumineux du soleil, et nos yeux alors que nous venions de traverser la sombre forêt étaient éblouis comme à la sortie d'un tunnel.

L'alignement des arbres s'interrompait sur un côté, et nous avons débouché dans les rayons lumineux. Nous étions arrivés à flanc de montagne et notre champ visuel s'ouvrait soudain.

— Repos ! fit une voix à l'avant de la file.

Ayant jeté à terre les outils et les matériaux que nous avions sur le dos, nous nous sommes assis sur le chemin, la corde toujours enroulée autour des reins. Et nos regards ont plongé dans le ravin à nos pieds.

Le tumulte s'était calmé à notre insu, et un profond silence dominait. Il n'était certainement pas dû à la fatigue de cinq jours de marche forcée avec la peur des éboulements, mais à l'émotion que nous avions

éprouvée lors de la découverte de la vallée ; la réalité de notre objectif nous avait tous rendus muets.

Au fond du ravin bordé par les versants dénudés de la montagne serpentait un torrent aux reflets métalliques. Et le long de cette eau resplendissante, nous apercevions tout en bas, discrètement blotti, le groupe de maisons dont nous avions entendu parler. Le hameau existait bien et se trouvait réellement à nos pieds.

Des fumées de cigarettes commencèrent à s'élever tranquillement çà et là au-dessus de la file. Les ouvriers s'étaient réfugiés dans le silence comme pour vérifier par eux-mêmes que le paysage qui s'étendait sous leurs yeux n'était pas dû à une quelconque illusion.

La vallée s'allongeait en longueur du nord au sud, et l'on pouvait voir au loin en dehors des maisons un semblant de terres cultivées.

Les quelques paires de jumelles apportées par les ingénieurs passèrent de mains en mains parmi les ouvriers. Lorsque mon voisin me les passa, j'essayai de les braquer sur les groupes de maisons du hameau. Conformément aux informations reçues à l'avance, les constructions étaient extraordinairement grandes et les toits fortement pentus.

J'ai déplacé les jumelles vers la vallée. Alors mes yeux ont capté quelque chose d'insolite.

J'en ai suivi des yeux l'étendue. Une étendue de pierres tombales absolument inimaginable. Dans un coin au nord de la vallée se dressait isolée une construction au toit de chaume qui ressemblait à un temple. Le regroupement de pierres tombales commençait là, pour s'étendre en se bousculant sur tout le côté gauche du torrent, s'étirant vers le sud de la vallée avec la même densité, ses extrémités allant jusqu'à grimper la pente naissante de la montagne.

La superficie occupée par le cimetière était incroyable. Elle représentait presque un tiers de la vallée.

Pour la vie en pleine montagne, la moindre parcelle de terre cultivable est précieuse. Les terrains plats des vallées doivent naturellement être cultivés et le cimetière aurait dû se trouver dans les bois à proximité. Du point de vue du bon sens, l'étendue occupée par les tombes du cimetière ne pouvait être que disproportionnée pour des montagnards en manque d'espace cultivable.

L'ouvrier à côté de moi me pressa, prit les jumelles. Je regardais distraitemment la couleur grisâtre des pierres tombales.

— Allez, encore un effort.

La voix rauque du chef d'équipe déferla au-dessus de nos têtes.

Nous nous sommes levés, avons repris notre chargement. La file reliée par la corde se remit à avancer.

On pouvait penser que le nombre considérable de pierres tombales était représentatif de l'ancienneté du hameau. Comme le disait la rumeur, le hameau était-il tenu par des descendants de fugitifs ?

Avant de partir, j'avais bien été instruit des connaissances sommaires concernant le hameau, mais elles étaient peut-être aussi accompagnées d'incertitudes fantaisistes.

Ce hameau isolé en pleine montagne avait été découvert presque à la fin de la guerre, lorsqu'un bombardier d'une escadrille américaine, ayant subi des dommages, était venu s'écraser dans une gerbe de feu sur la chaîne de montagnes. On racontait que l'armée japonaise avait envoyé des unités reconnaître la carcasse de l'appareil ennemi, dont l'une avait découvert par hasard le hameau tapi discrètement au fond d'une vallée au pied d'un des sommets.

Quatre ans après la fin de la guerre, l'un des soldats qui avait vu le hameau de ses propres yeux l'avait décrit dans un journal local, et des étudiants en histoire de l'université du chef-lieu de la région, intéressés, étaient partis à sa recherche dans la montagne. On disait que, ne pouvant compter que sur la mémoire défaillante de l'ancien combattant, ils avaient erré de cime en cime pendant près de quinze jours, mais qu'un soir, ils avaient enfin découvert un groupe de maisons assez important.

A cette occasion, les étudiants avaient photographié le hameau de loin, et leur professeur d'histoire, ayant étudié la forme des maisons qui se reflétaient vaguement sur les photos, avait estimé que leur architecture était vieille de plusieurs centaines d'années.

Les sujets de conversation concernant ce hameau avaient manifestement stimulé l'intérêt populaire. Parce qu'un village supposé exister secrètement au fin fond des montagnes sans aucune relation avec la population locale dépassait l'entendement et ne pouvait être accepté que sous forme de légende. D'ailleurs, il semble que les spécialistes d'histoire régionale, ayant collecté et trié ce qui était de l'ordre du folklore et des anciens écrits, en avaient déduit que les habitants de ce hameau étaient sans doute des descendants de bannis.

Mais quelques années plus tard, c'est dans un tout autre domaine, excluant tout intérêt folklorique, que l'on s'était intéressé soudain à cette vallée qui abritait le hameau... Tout cela à cause du cours de la rivière K, au bord de laquelle on supposait que le hameau se trouvait.

Toute la zone en amont de la K avait très tôt été considérée comme un site favorable pour l'exploitation d'électricité, du fait de l'importante déclivité du courant et des précipitations exceptionnellement fortes même pour le Japon, déjà avant comme

après la guerre on y avait construit des barrages en aval en remontant peu à peu le cours de la rivière, et cette fois-ci, les travaux du quatrième barrage, le K 4, avançaient sur une grande échelle.

Selon les plans d'exploitation d'électricité de la rivière, il était également question de construire un barrage plus petit en amont, d'une puissance d'environ vingt-cinq mille kilowatts. Un hélicoptère parti du barrage K 4 à la recherche de l'emplacement d'une installation éventuelle, remontant le courant de plus en plus vers l'amont, avait découvert dans une trouée de brume le ravin où se trouvait le hameau, et constaté qu'il possédait une forme naturelle idéale pour un lac de retenue.

Des clichés topographiques du centre de la vallée avaient été pris de l'hélicoptère, ajoutés à un nombre considérable de photos aériennes destinées à évaluer le tracé d'une route menant du barrage à cette vallée. Ainsi avait-on découvert que la distance entre le barrage K 4 et le ravin était moins grande que l'on ne croyait, que même s'ils étaient séparés par des crêtes et de profondes vallées, il était possible de construire une route jusqu'à mi-chemin, et qu'en creusant un tunnel d'environ quatre kilomètres, il ne serait pas impossible d'acheminer du matériel jusqu'au ravin.

Des plans furent rapidement préparés et une première équipe de travaux fut

constituée dans le but d'arpenter les lieux et de vérifier la nature du terrain.

Je m'étais fait embaucher et, mêlé à une équipe de treize ingénieurs et soixante ouvriers, j'étais parti pour le chantier du barrage K 4.

Le matériel, la nourriture et les tentes sur le dos, nous avons traversé des forêts denses, remonté des cours d'eau, franchi des escarpements à l'aide d'échelles de corde et de câbles, marchant sans discontinuer vers le nord grâce aux cartes et aux boussoles.

Dans le plan initial, il était prévu que nous pourrions atteindre les lieux le troisième jour. Mais au fur et à mesure de notre avancée, la montagne était de plus en plus difficile d'accès, et nous n'avions pu arriver enfin à cet endroit surplombant le hameau que le cinquième jour.

Le chemin descendait légèrement, formant une grande courbe à flanc de montagne.

Nous avons poursuivi notre marche sans quitter des yeux le ravin. En principe tout danger de marche en montagne était écarté, il n'était plus nécessaire d'être attachés l'un à l'autre. Mais nous avons oublié l'existence de la corde, comme si elle faisait partie de nous. Pourtant, durcie par une épaisse couche de boue, elle était grosse et lourde comme une chaîne.

J'ai pensé soudain que nous ressemblions à un groupe de prisonniers. Il est vrai que, pour des ouvriers prenant part à une équipe de travaux, la situation n'était pas si différente. Le travail les attendait, et pendant deux ou trois ans, tant qu'ils seraient en bonne santé, leur sort serait identique à celui des condamnés aux travaux forcés dans la montagne. La raison pour laquelle, sachant cela, ils s'étaient fait embaucher dans cette équipe n'était autre que l'attrait d'un traitement spécial avec un salaire uniformément augmenté de trente pour cent.

Moi seul étais différent des autres. Chaque fois, de la ville au chantier dans les montagnes, je m'étais échappé d'endroits où il y avait beaucoup de monde, et c'était pour la même raison que je m'étais enrôlé dans cette équipe de travaux. Pour ainsi dire, je fuyais.

Nous poursuivions notre marche, les yeux rivés sur la vallée.

— Il y a quelqu'un, dit soudain un ouvrier.

Il est certain qu'on apercevait quelque chose de blanc sur un terrain cultivé, et l'on pouvait même deviner le mouvement d'une houe brandie à intervalles réguliers. Nous avons continué à descendre le chemin de montagne avec un vague sentiment de sympathie pour cette forme humaine.

Alors, l'imperceptible éclair à l'extrémité de la lame cessa, la forme blanche se figea.

Un ouvrier agita la main. La forme blanche coupa à travers champs, traversa rapidement le torrent et, se précipitant vers le regroupement d'habitations, disparut en un clin d'œil. Face à cette manifestation d'agilité, des rires qui ne rimaient à rien s'élevèrent autour de moi.

Au fur et à mesure que nous descendions le chemin qui serpentait, le torrent manifestait sa présence dans un murmure qui montait discrètement du ravin entre les arbres dressés à flanc de montagne, tandis que les maisons du hameau apparaissaient enfin dans leur totalité.

Les toits paraissaient couverts de chaume, mais ils avaient tous sans exception une couleur vert foncé. La couleur des mousses, sans aucun doute, les pentes recouvrant de solides constructions sur trois ou quatre niveaux.

Soudain, mes yeux se fixèrent sur la disposition des bâtiments. J'eus l'impression qu'ils dessinaient un motif rigoureux.

Au centre du groupe d'habitations se dressait celle au plus grand faitage. Et comme pour la protéger, les maisons tout autour se dressaient en cercles qui allaient en s'élargissant vers l'extérieur. En plus, les maisons devenaient de plus en plus petites en s'éloignant du centre. Cette disposition méthodique me donnait l'illusion de regarder

le plan ancien d'une citadelle ou d'une forteresse.

Le hameau se rapprochait.

Mais le chemin ne paraissait pas vouloir continuer à descendre vers la vallée, trahissant nos espérances, il remonta un peu, et pénétra à nouveau dans une forêt profonde.

Le murmure du torrent s'éloigna, et cela nous agaça. Le chemin rétrécissait, se perdait en sinuosités. Nous avons fini par aboutir dans un coin de la vallée après avoir marché encore une heure.

Le chef d'équipe ordonna une pause.

Nous avons jeté notre chargement à terre avant de nous affaler au bord du chemin. Nous avons du mal à respirer et nous étions tout transpirants. Mes yeux voyaient au-dessus de moi un ciel teinté de garance, tandis qu'alentour les poitrines grondaient comme des soufflets de forge.

Bientôt, avec l'humidité de la terre et l'air froid, ma peau couverte de transpiration est devenue glacée. Je me suis redressé et j'ai tourné mes yeux vers la vallée.

Les dernières lueurs du soir commençaient déjà à se retirer, une traîne de lumière vive remontait à grande vitesse le long de la pente nue. Le crépuscule pesait, et du sommet des habitations s'élevaient de légères fumées qui se dissipaient dans l'air du soir.

Sur la terre, un peu à l'écart en direction de la vallée à partir de l'endroit où nous

étions assis, le chef de chantier un peu maigre et le chef d'équipe plutôt petit discutaient à voix basse en regardant du côté du hameau. Puis, le chef d'équipe seul se mit à marcher dans notre direction.

— Montez les tentes sous les arbres, nous dit-il.

Instinctivement, nous nous sommes regardés. Même s'il n'en avait pas été question, nous avions pensé qu'en arrivant au but, nous serions libérés des campements et accueillis par petits groupes dans les maisons du hameau.

— C'est pas ce qu'on nous a promis, chef, dit un jeune ouvrier d'un air mécontent.

— On avait promis quelque chose ?

— On va dormir là-bas, dit le garçon en désignant les maisons.

— Dites pas n'importe quoi. Personne n'a rien promis. Taisez-vous et préparez-vous pour la nuit comme on vous l'a dit. Dépêchez-vous, sinon il va faire noir, cria d'une voix rauque le vieux chef d'équipe en veste de chantier frappée à l'emblème de l'entreprise.

Les ouvriers, échangeant des regards, rechignaient à se lever. Mais bientôt ils se bougèrent à regret et détachèrent lentement l'un après l'autre la corde qui les retenait.

Mais ils n'étaient pas particulièrement contrariés par les propos violents du chef